

Coins de France regroupe des récits de voyages écrits par M. Henri Boland et parus en 1910 à la *Librairie Hachette et Cie*. L'excursionniste a visité les Corbières auxquelles il consacre trois chapitres riches de détails et de descriptions. Tout au long de sa lecture, on y retrouve des personnages célèbres, des lieux connus, des épisodes historiques, des légendes, le folklore et tout ce qui fait la petite et la grande Histoire d'une région. L'auteur sort quelquefois de l'oubli d'intéressantes anecdotes qui illustrent son récit déjà bien riche de détails. Au départ de Carcassonne, l'auteur arrêtera ses pas à Limoux, Alet, Couiza, Rennes-les-Bains, Bugarach et tant d'autres lieux encore. Bonne lecture.

XXIV

DANS LES CORBIÈRES

Arrivée matinale à Limoux. — Le marché. — Un ministre populaire : Dujardin pour les Parisiens, Beaumetz pour les Audois, Etienne pour ses électeurs. — Merveilles archéologiques d'Alet. — Pénétration dans les Corbières. — Pyrénées océaniques et Pyrénées méditerranéennes. — Rennes-les-Bains et ses environs. — A quoi rêve le berger? — Bugarach et les sources de l'Agly. — Un paysage dantesque : les gorges de Saint-Antoine-de-Galamus. — L'ermitage et son ermite. — Saint-Paul-de-Fenouillet et les thermes de la Fou.

I

Le premier train de la ligne de Carcassonne à Quillan nous a amenés, M. Gaston Combetérán et moi, à Limoux, célèbre par sa blanquette mousseuse et par son nougat, dans l'animation matinale d'un beau dimanche d'arrière-saison.

Le soleil brille dans un ciel pur que réfléchit l'onde claire et copieuse de l'Aude et sur lequel se découpent, nettes, colorées, violentes, accusées, les crêtes des petits monts qui encadrent la sinueuse et riche vallée, à la fois fruitier, jardin fleuriste et potager. Toute la population de Limoux est dehors, hommes, femmes, enfants, les uns sortant de l'église, des XII^e,

XIV^e et XV^e siècles, avec déambulatoire, chapelles rayonnantes et tour octogonale surmontée d'une flèche dentelée, les autres — les paresseux — émergeant de leurs lits et de leurs demeures, pour se retrouver tous sur la pittoresque place de la République, aux maisons à arceaux, où le marché bat son plein et où un groupe de romanichels erre comme ont toujours erré et erreront jusqu'à la fin des siècles les leurs, hommes de haute taille, nerveux et musclés, au teint basané, femmes à la face de cuivre où de grands yeux noirs mettent une double flamme, enfants deminus à la tête crépue, sales à faire peur et beaux comme des amours.

L'animation de la petite cité, heureuse et prospère, se confine sur cette place vaste, ombragée, bordée de cafés fréquentés, et dans la rue qui conduit au pont du XV^e siècle et à la gare, et où nous remarquons quelques anciennes demeures; la plus curieuse de ces vieilles maisons est dans la rue adjacente de la Trinité, dont elle porte le numéro 5 : son antique façade en bois, finement sculptée, est ravissante.

Par ailleurs, ce ne sont qu'artères calmes et silencieuses, bordées de vénérables hôtels cossus, qui attestent la richesse de ce « Jardin de l'Aude », comme on appelle justement Limoux. Une de ces maisons patriciennes a été transformée, avec un goût exquis, en hôtel moderne, hygiénique et confortable. Le propriétaire, M. Azais, nous en fait les honneurs et je ne sais qu'admirer le plus, des salles bien aérées aux vastes proportions, de l'escalier dont la rampe en fer forgé

est une œuvre d'art, des meubles anciens et de grande valeur qui voisinent, dans les chambres spacieuses, avec les lits, les toilettes, les armoires du dernier modernisme, de la propreté qui règne partout et qui ne se borne pas à ce qu'on voit, mais s'étend aux coins qu'on ne voit pas.

Et, en effet, la gracieuse fillette des propriétaires ayant pénétré à notre suite dans une des chambres à coucher, ne tarde pas à se glisser sous le lit et à jeter là un regard scrutateur.

Nous pensons qu'aperçue de notre présence, elle cherche ainsi à se dissimuler, mais point, c'est une habitude qu'elle a prise, en accompagnant sa mère dans ses tournées de surveillance, de voir sous les meubles si tout est en ordre et s'il ne reste pas quelque nid à poussière oublié dans les recoins sombres.

Limoux est le fief électoral de l'aimable sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, artiste lui-même et allié à une famille artiste de Limoux, les Petiet, dont nous visitons le musée sur la promenade de Tivoli. Mais il nous revient que le député-ministre possède, dans sa maison de Limoux, une collection de très belles toiles. On nous en parle avec emphase dans un café très achalandé de la place où le marché tire à sa fin et, comme je m'enquiers de la façon de pénétrer — sans effraction — dans la demeure de M. Dujardin-Beaumetz, un quidam interrompt la lecture du journal local pour me dire d'une voix courroucée :

« D'abord il s'appelle Beaumetz et non pas Dujardin, notre Étienne. Dujardin, c'est un nom

inventé exprès pour les Parisiens. Pour nous, il est Beaumetz, rien que Beaumetz.

— Et même Étienne tout court, intervient un autre consommateur. »

Moi, je veux bien, Combéleran de même, et aussi M. Billès, le charmant et accueillant propriétaire des thermes de la Fou, qui vient de nous rejoindre et nous emmènera après déjeuner, dans sa confortable automobile, à travers les routes sinucuses des Corbières. Je constate avec plaisir que le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts jouit dans sa circonscription d'une popularité égale à celle de Henri IV en Béarn, « notre Étienne » de Limoux pouvant servir de pendant à « Nouste Henric » de Pau.

L'important est de pénétrer chez le grand homme. Nous finissons par dénicher la gardienne de l'immeuble; je me présente comme un parent éloigné du ministre — ne sommes-nous pas tous frères ici-bas! — les portes du sanctuaire s'ouvrent et nous sommes admis à contempler des œuvres fort remarquables de Marie Petiet, de L. Petiet, de Saint-Pierre, de Jean-Paul Laurens, de Sergent, de Dantan, de Deyrolle, de Nozal, d'Eugène Chigot et du secrétaire d'État *ipse*, dont je note la belle page patriotique, largement brossée, portant l'inscription, émouvante dans sa simplicité : « Metz, 26 octobre 1870. — La brigade mobile ne rend ses drapeaux à personne et ne laisse à personne le soin de les brûler (lettre du général Lapasset au maréchal Bazaine). »

II

Le soleil est haut à l'horizon et darde des rayons de feu sur la place du Marché, tout à l'heure grouillante et maintenant déserte, où quelques bourgeois somnolent aux terrasses des cafés, lorsqu'après un délicat et copieux déjeuner, l'automobile de M. Billès nous emporte sur la route blanche qui, insensiblement, se rapproche de l'Aude pour en longer la rive gauche dans une vallée verdoyante et fertile, laquelle ne tarde pas à devenir un défilé rocheux offrant des coins d'ombre affriolants. On franchit la rivière sur un pont du xvi^e siècle, en aval duquel se voient les vestiges d'un pont romain. Nous sommes à Alet, célèbre par ses eaux bicarbonatées calciques, stimulantes et digestives, un Vichy audois; mais ce qui nous y arrête, ce ne sont pas les propriétés de la source Communale, celles de la source Orientale ou de la Source Buvette, c'est un ensemble archéologique comme il y en a peu en France. Alet devrait être tout entier monument historique. C'est un rêve et une révélation que de circuler le long de ses rues étroites et de ses petites places où tout est à voir, où il n'y a pas une maison qui ne soit digne de retenir l'attention de l'archéologue et de l'artiste. Portails romans à linteaux; figurines frustes, taillées dans le grès de Rennes; vieilles portes de l'enceinte fortifiée; marteaux de portes et ferrures; escaliers en pierre de la plus pure Renaissance; cheminées en pierre égale-

ment, aux grès colonnettes fleurdelisées; fenêtres géminées; chapiteaux délicatement ouvragés, tout est à regarder, tout est à admirer, la ville entière est un musée.

Voici des dates; une maison de 1125, une autre de 1673 avec cette orgueilleuse inscription sous la corniche du toit : *Vive moi, le maître*; voici le bel escalier Renaissance de l'ancien palais de justice, et nous arrivons à l'antique cathédrale Notre-Dame, bâtie en 1018 avec les débris d'un édifice de 873 et détruite en 1577 par les huguenots, son abside, rappelant l'architecture romaine, enveloppée par un chœur ogival inachevé, ses chapiteaux sculptés, ses arabesques, ses colonnes maladroitement restaurées; à côté l'église Saint-André, des xiv^e et xv^e siècles, surmontée d'une flèche moderne, et une très vieille croix.

Misère de nous! on ne connaît pas Alet, on s'y arrête peu ou point, les baigneurs se contentent de faire les cent pas dans les jardins des établissements, les touristes de jeter un œil distrait sur le paysage et sur la cathédrale ruinée, passant sans les voir à côté de merveilles, accumulées sur ce coin de terre et comme dissimulées jalousement aux regards, à l'écart de la route, dont la blancheur crue contraste étrangement avec la patine des murs branlants, avec les tons bruns des vieilles masures blotties les unes contre les autres, fuyant les ardeurs du soleil et qu'on dirait inhabitées ou peuplées de fantômes.

Au sortir de ce boyau étroit, les yeux clignent au grand soleil qui dore les pampres et se joue dans les

vergers. La villa Livadia, retraite du notoire cuisinier Cubat, se dresse, claire et pimpante, le long du ruban sinueux de la route; puis l'usine électrique, installée dans une ancienne fabrique de draps militaires, met une note d'ultra-modernisme dans le site doux et reposant.

Bientôt apparaît le beau château de Couiza, du XVI^e siècle, aux ducs de Joyeuse, et nous abandonnons la route de Quillan et la vallée de l'Aude pour remonter le vallon tributaire du Sals, à l'eau chargée de principes salins, avec la route de Rennes-les-Bains.

Des monts blanchâtres, nus, dépouillés, bosselés, aux fantastiques silhouettes, projettent leurs arêtes vives dans le bleu profond du firmament.

Des touffes de plantes odoriférantes s'accrochent à la roche grise et quelques bouquets de pins mettent des reflets noirâtres sur l'ossature rébarbative, trouée, spongieuse, comme marquée de petite vérole, de ce sol pierreux et convulsé des Corbières décharnées, dont on a résumé l'histoire géologique en disant qu'elles représentent « un fragment du Massif ancien de la France centrale, englobé plus tard dans la zone des plissements pyrénéens » et qui furent une frontière artificielle sans cesse disputée et ensanglantée, jusqu'à la cession du Roussillon à la France.

Ces Corbières sont en réalité un morceau d'Afrique à l'extrémité orientale de la chaîne des Pyrénées; elles ont la lumière aveuglante et crue de l'Orient; sous un ciel de feu, elles lèvent leurs pierrailles calcinées et nues sur un sol torride et craquelé, elles profilent les

dentelures de leurs crêtes en lames de couteau dans une atmosphère d'une siccité à nulle autre pareille. « Ici, a pu dire le géographe Onésime Reclus, la roche est parfumée comme autour de Jérusalem; ici l'on trouve du Carrare et du Paros; l'abeille vole aux Corbières comme à l'Hymette et son miel est le miel de Narbonne ».

Quelle différence et quel contraste entre cette Arabie Pétrée et la Normandie méridionale, verdoyante, arrosée, abondamment humectée, des petits monts du Pays Basque, à l'autre extrémité des Pyrénées! Cependant, ici et là habite une population spéciale, une race à part, qui ne fusionne pas avec les autres races, qui ne se fond pas dans le creuset centralisateur, que les grandes villes lointaines n'attirent pas et que Paris n'absorbera jamais: les Basques à l'occident, les Catalans à l'orient sont avant tout Basques et Catalans, ils gardent leur langue, leurs coutumes, leurs sports, leur folklore, ils communiquent à travers la frontière, les Basques du Labourd et de la Navarre française avec ceux du Guipuzcoa, de la Biscaye et de la Navarre espagnole, les Catalans du Roussillon français avec ceux de la Catalogne ibérique, Bayonne fraternise avec Saint-Sébastien, Perpignan prête l'oreille aux voix de Barcelone; de part et d'autre on se tend la main par-dessus les crêtes, aux deux extrémités des Pyrénées, tout en demeurant fidèles aux mères-patries.

Là s'arrête la ressemblance; elle est morale, elle est intellectuelle, elle est linguistique, elle est historique

elle n'est pas physique; les peuples ont des aspirations communes, la nature a des aspects discordants et opposés.

En dehors des grandes artères vitales qui les sillonnent, des vallées principales, routes d'eau où la terre est moins rare, les Corbières sont maigrement habitées; à l'intérieur du massif, sur le flanc des montagnes, sur les versants et sur les pentes, dans les ravines sèches, dans les creux à l'herbe clairsemée et dure, il n'y a guère que des bergeries, donc des pâtres, par conséquent des troupeaux qui achèvent de rogner la montagne déjà privée de végétation, de mettre à vif les roches chauves, dont les plaies d'avance cicatrisées ne saignent même pas, parce qu'il n'y a plus de sang ni de sève dans ces pierrailles trouées, aux multiples yeux caves et vides où le soleil ardent et implacable ne trouve pas une larme à boire et qui ne connaissent point le rafraîchissement des matinales rosées.

Sur les hauteurs de droite, commandant le confluent du Sals avec l'Aude, apparaît Rennes-le-Château, la capitale déchue du Razès, pays créé au x^e siècle par un démembrement du comté de Barcelone, et dont les seigneurs résidèrent à Rennes jusqu'à la confiscation du Razès, en 1218, par Simon de Montfort, sur les vicomtes de Carcassonne.

Au-dessus de la rive droite de l'étroite coupure au fond de laquelle le Sals semble sommeiller grimacent les ruines du château de Coustaussa, du xii^e au xvii^e siècle; puis au confluent du Réalsès, que remonte

la route de Narbonne, le Sals creuse davantage son ravin entre parois plus rapprochées et coule du nord au sud pour atteindre la station thermale de Rennes-les-Bains, longue rue d'établissements, d'hôtels, de maisons meublées échelonnées et groupés au-dessus du torrent et sur les premières terrasses des collines où de laborieux efforts ont créé des jardinets aux grêles mais précieux ombrages.

Rennes-les-Bains est non seulement une station thermale parfaitement organisée, dont les eaux chaudes salines et les eaux froides ferrugineuses font merveille dans le traitement des diverses manifestations de l'arthritisme, et notamment du rhumatisme articulaire aigu, qui, d'après le docteur Roché, constitue l'indication majeure de la cure de Rennes, mais c'est encore un très bon centre d'excursions dans les Corbières.

Le rocher de Blanchefort, couronné, à 544 mètres d'altitude, par les ruines d'un château où se réfugia, dit-on, Blanche de Castille, exilée par Pierre le Cruel, et offrant un vaste panorama sur une région mouvementée à l'excès, d'aspect désertique et lunaire; Arques, son menhir et son château avec donjon du xiv^e siècle; les sources salées du Sals; les merveilleuses gorges de Galamus, sont autant de courses pour lesquelles Rennes-les-Bains est un bon point de départ, et c'est aussi de cette station que se fait, le plus généralement, l'ascension du Pic de Bugarach, culmen, de par ses 1 231 mètres d'altitude, de toutes les Corbières et leur plus beau belvédère.

Je vois d'ici sursauter les géologues, car la géologie et la géographie n'ont pu se mettre d'accord sur la délimitation des Corbières. Les géologues rejettent le Pic de Bugarach en dehors du massif pour le rattacher à la chaîne de Saint-Antoine et Lesquerde des Petites-Pyrénées. Ces dissertations scientifiques n'intéressent que médiocrement le touriste, très indifférent à des distinctions souvent subtiles. Que le Pic de Bugarach appartienne aux Corbières ou relève d'un autre massif, il n'en est pas moins la cime maîtresse de la région et un admirable « beauvoir » que ne doivent pas manquer de gravir les hôtes ingambes et bons marcheurs de Rennes-les-Bains.

Cette station, connue et fréquentée dès la plus haute antiquité, fut un peu délaissée aux temps troublés des invasions et pendant les guerres entre la France et l'Espagne; puis, figée dans son passé, confinée dans ses souvenirs, satisfaite de sa gloire antique, des vieilles installations de son Bain de la Reine, où Blanche de Castille guérit ses écrouelles, de son Bain Doux, de son Bain Fort, elle se laissa peu à peu distancer par des concurrentes plus alertes et plus progressives, se contentant d'une clientèle régionale fidèle, que lui ramenait chaque saison d'été.

Mais cette situation végétative a pris fin; des hommes de science, des esprits entreprenants et actifs ont assumé la tâche de sortir Rennes de sa trop longue léthargie; un nouvel établissement thermal, aménagé suivant les préceptes de la science balnéaire moderne, a été construit à la source Marie, si efficace

contre l'entéro-colite qu'elle a fait de Rennes le Plombières du Midi, un grand hôtel avec chambres hygiéniques, entouré de jardins, s'est élevé au centre de la station, et la clientèle la plus exigeante trouvera maintenant toute satisfaction à Rennes, qui voit luire de nouveau les beaux jours de son antique renommée et dont la gloire rajeunie fait présager une nouvelle période de splendeur et de prospérité pour ce coin un peu perdu des lointaines Corbières.

Dans ce désert de pierre, Rennes est une oasis; des chênes verts escaladent les pentes blanches, des châtaigniers roux s'accrochent aux berges rocheuses de la rivière, étendant leurs branches éperdues et torturées et mettant sur l'eau tranquille des teintes métalliques et des reflets cuivrés; la Fontaine ferrugineuse du Cercle coule sous un dôme de verdure, à l'extrémité d'une allée de platanes; le soleil se joue gaiement dans le délicat feuillage des hêtres de la Fontaine d'Amour; la nappe petite mais profonde, sans écoulement apparent, du lac de Barrenc miroite à l'orée des forêts de Bézis et de Monthaut, aux mystérieuses retraites, aux vertes frondaisons, aux moelleux tapis de mousse sous le couvert des claires hêtraies.

A cette altitude d'un peu plus de 300 mètres, le climat est doux et égal, l'air est sec et vivifiant, les brumes sont inconnues, les nuits d'été sont délicieusement fraîches.

Se doutent-ils de tous ces avantages, les indigènes qui, par cette après-midi dominicale, assis sur les pas

de portes, musent et flânent dans la douceur de la journée finissante, dans le repos de la saison terminée? C'est peu probable; mais notre automobile et ses occupants sont le point de mire des regards étonnés, jaloux, sans envie ni méchancelé toutefois, d'un vieux pasteur debout sur une protubérance gazonnée, de l'autre côté du Sals, au milieu de son troupeau rassemblé par des chiens hirsutes, aux poils gris broussilleux, et qui rêve, énigmatique dans sa limousine à carreaux, tel un Galiléen au seuil d'une Chanaan, aux portes d'une Terre promise.

III

Le soleil s'est déjà retiré de l'étroit vallon du Sals quand nous quittons Rennes-les-Bains; les roches grises paraissent plus grises dans l'envahissement de l'ombre, un mystère plane sur les bas-fonds, sur l'eau recueillie, et soules les crêtes tailladées gardent les derniers rayons de l'astre du jour, flamboient, rutilent dans l'ineffable pureté du ciel dégagé de vapeurs.

La route de Saint-Paul-de-Fenouillet ne tarde pas à délaissier la coupure de la rivière salée pour remonter la petite et austère vallée de la Blanque, dont le maigre filet sinue dans les prés à l'herbe courte émergeant péniblement des pierrailles. Le Pic de Bugarach domine fièrement le paysage, devenu d'une poignante mélancolie; sa cime se dresse altière

dans le ciel et ses pentes s'abaissent jusqu'au village de Bugarach, où rien à cette heure ne décèle la vie et que nous traversons pour gravir les talus terreux du col des Linas et descendre ensuite dans la vallée de l'Agly.

Quelques flaques d'eau dorment dans des trous bruns, dans des excavations molles, au milieu d'un bassin évasé où les maisons de Camps s'échelonnent en raidillon jusqu'au rocher couronné par l'église. Un ruisseau stagne, inerte et comme sans pente, au pied du village; son eau tranquille entoure des ilots de pierre, contourne des mottes d'herbe, paresse dans des prés indigents, semble vouloir s'attarder indéfiniment au sein de cette nature désolée, se complaire dans ce pauvre sillon à peine marqué, sans berges et sans rebords : c'est l'Agly.

Mais sa destinée l'entraîne et soudain, après le ponceau de Cubières, l'indolente rivière se heurte à une paroi de roche qui étrangle la vallée tout à coup rétrécie, fermée, murée; elle hésite un moment devant la muraille crayeuse et formidable, elle se recueille, elle tâtonne, elle a peur, puis elle s'insurge contre l'obstacle, elle perfore la pierre, elle scie la paroi, elle trouve enfin une étroite fissure toute pleine d'ombre et d'inconnu, elle s'y élance, elle rencontre le vide, un vide affreux, elle s'engouffre dans un effroyable abîme, elle tombe dans une cluse gigantesque, elle écume, elle bondit et, comme si elle voulait fuir, échapper à l'étreinte de l'étai de pierre qui l'enserme, aux parois hautes de 300 mètres qui l'emprisonnent,

elle s'insurge, elle jaillit, elle fuse, elle crache en l'air, mais en vain, son onde courroucée, et, folle, effrayante, éperdue, elle court, elle dégringole, elle s'élançe de roche en roche, de bloc en bloc, avec des sursauts gigantesques, des rugissements de bête fauve, à travers cette merveille dantesque et biblique que sont les gorges de Saint-Antoine-de-Galamus.

« On entend, écrit Lequeutre, mugir l'Agly, qu'on ne peut voir, tant la coupure est profonde, étroite, sinueuse; c'est une des plus belles horreurs qu'on puisse admirer; les roches grises se dressent en murailles, en obélisques, en tours; de la pierre, rien que de la pierre : c'est digne de l'Enfer du Dante. »

Au temps où Lequeutre parcourait ce pays en découvreur et en révélait les sublimes et terrifiantes splendeurs, aucune route, nul chemin ne longeait les parois dressées à pic sur le gouffre inviolé où l'Agly bramait sa plainte furibonde dans un silence de sépulcre. Depuis une route a été tracée, qui est une merveille du génie de l'homme dans cette merveille de la nature; conquise tout entière sur le roc, par le pic, par la mine, par des ouvriers suspendus sur le béant abîme, elle se tient d'abord assez près de l'Agly, puis brusquement elle disparaît dans un tunnel, dont le portail de sortie porte une inscription patoise commémorative, une strophe de quatre vers qui se traduisent ainsi :

« Dans ce roc pelé que perce la sabine, où l'aigle dans son vol osait seul venir, suspendu par une

corde, avec la barre à mine, l'homme, comme l'oiseau a trouvé un chemin. »

Effrayante de belle hardiesse et d'imposante témérité, en lacets courts, en encorbellement, en demi-souterrains, la route surplombe alors de très haut le gouffre approfondi où l'œil devine à peine l'Agly, mais d'où monte comme une voix d'ouragan et de tempête le hurlement du torrent, dont, par intervalles, on distingue la trace blanche, argentée, remuante, dans sa course échevelée entre les parois hautaines, abruptes et livides.

Mais quel est ce tintement métallique, ce son clair de clochette dans ce désert de pierre où l'Agly a sa véritable source, au débit constant, dans le gouffre de la Dalle? « L'eau jaillit avec violence, dit Pierre Vidal, sur un énorme rocher, dans le lit même de la rivière. Les jours de pluie, cette eau ne se mêle que difficilement à celle qui arrive, jaunâtre et sale, du Pic de Bugarach. »

La cloche s'est tue. C'était une illusion de nos sens, sans doute! Mais non; les tintements reprennent, mêlant leurs sons grêles à la grosse voix de l'Agly en furie. Sur l'autre versant, plaqué à la roche boursoufflée de crevasses, faisant corps avec elle, voici une demeure blanche; un être animé agite la clochette : c'est l'ermitte de Saint-Antoine-de-Galamus qui nous appelle dans son ermitage, auquel on accède par un sentier montueux. Apre thébaïde qui met un peu de vie dans ce désert chaotique, une note humaine dans ce paysage surhumain.

On respire, on échappe à la sensation d'étouffement qui vous étreint malgré vous sur cette route vertigineuse quand, enfin, les lèvres de pierre se desserrent, l'horizon s'ouvre, et qu'au delà d'un plateau rocaillieux apparaît Saint-Paul de Fenouillet, encadré de vergers, au milieu d'une plaine fertile entourée de cimes violacées, de crêtes presque rectilignes déjà entrées dans la paix des ténèbres crépusculaires, pendant qu'au loin rougeoit, aux derniers feux du soleil couchant, qui dore sa calotte de neige immaculée, le majestueux Canigou.

L'Agly s'épanouit, s'épanche, se calme, se repose, mais pour un instant seulement; à peine remis de son agitation fiévreuse, il boit d'un trait la Boulzanne et passe dans un nouvel Èrèbe, la gorge de la Fou, véritable brèche coupée au couteau, taillée à l'emporte-pièce dans de hautes murailles lisses et luisantes.

Un pont franchit la rivière, redevenue tumultueuse; au delà du pont un ensemble de constructions magnifiques, claires, invitantes, entourées de jardins aux terrasses fleuries projetées au-dessus des eaux murmurantes, se détache gracieusement sur la roche grise; des flots de lumière électrique mettent une blancheur nacrée sur la terre, sur l'eau, sur les rocs, sur les parterres, dans les corolles des fleurs, parmi les sombres feuillages des pins élancés, aux branches courtes frileusement ramassées autour du tronc : cet Èden, cette paradisiaque demeure entre deux gigantesques entailles, à côté de Saint-Paul, c'est l'établissement thermal de la Fou.

Délicieux séjour que cette hospitalière et gaie maison, accueillante et toute flambante neuve, pourvue de l'outillage balnéaire le plus récent, décorée avec un art exquis, excluant avec soin toute note violente et les tons criards. L'intérieur est un charme pour les yeux; le confort y est grand et sans étalage, l'hygiène y est parfaite et discrète; on sent là une main délicate, une main de femme, et c'est un devoir de dire que M. Billès qui, après avoir couru le monde, amassé fortune et expérience, est revenu doter son pays natal de cette installation impeccable, a été activement secondé, dans la réalisation de son rêve, par Mme Billès, une artiste dans toute l'acception du mot.

Elle a été la bonne fée aux conseils toujours sages et toujours écoutés dont la grâce charmante aplanit les voies, adoucit les angles, et devant qui l'on s'incline comme devant une force d'autant plus puissante qu'elle s'impose d'elle-même, par le talent et par la bonté, par le rayonnement de l'esprit et par la douceur persuasive à laquelle rien ne résiste ici-bas.

L'eau sulfatée-calcique, magnésienne, silicatée, ferrugineuse et radio-active de la Fou, étudiée par d'Archiac, par Dufrenoy, par Anglada, qui lui reconnaît les aptitudes médicinales des eaux de Sedlitz, a une action marquée sur l'intestin et sur le foie, sur le rein, sur le système nerveux; extrêmement onctueuse, elle fut de tout temps employée avec succès pour la guérison des plaies, des ulcères, des maladies de la peau.

Qui la connaît, en dehors de la région, qui donc en clama jamais les vertus et les propriétés, à part quelques scientifiques dont les voix se perdirent dans le désert? Ah! si la Fou était au delà de nos frontières, si ses eaux souveraines s'étaient avisé de sourdre en terre allemande au lieu de surgir du sol français, il y a beau temps qu'elles seraient classées, prônées, mondialement réputées et qu'elles seraient fréquentées par ces snobs de France qui s'obstinent à aller chercher bien loin à l'étranger, et souvent en pays hostile, ce qu'ils ont chez eux, qui ne veulent rien entendre, pires sourds de l'adage, et s'en vont en Prusse ou en Bohême prendre à grands frais des eaux qui ont en France leurs égales et leurs équivalentes.

En vérité, on voudrait être malade pour séjourner dans cet établissement modèle, où tout est réglé et ordonné de façon méthodique et parfaite, où règne une propreté hollandaise, où la table est simple et succulente, où la cuisine n'a rien de chimique, où il fait bon dormir au murmure de l'Agly dans un lit douillet, se réveiller au chant des oiseaux dans une chambre claire, réjouie par le soleil levant qui se joue sur les murs brillants, dans les fleurs des pochoirs, dans les dédales des arabesques, dans la gamme complète des couleurs tendres, douces à l'œil, qui semblent avoir été semées partout avec un souci d'harmonieuse variété, sans qu'il y ait dans la tonalité générale une note troublante, une teinte discordante.

Mais ce n'est pas la peine d'appeler la maladie à la rescousse, puisque l'hôtel et l'établissement sont

ouverts aux bien portants. Il suffit de venir pour se détendre les nerfs, se reposer, excursionner dans une région admirable, peu connue, facile d'accès.

Saint-Paul de Fenouillet, qui possède aussi de propres hôtels, n'est pas au bout du monde; sa gare, sur la ligne de Carcassonne à Rivesaltes par Quillan, est à dix-sept heures de Paris par trains express des trois classes. En partant de la capitale à sept heures du soir, on est à Rivesaltes, par Narbonne, à dix heures quarante-cinq du matin; on y déjeune à l'aise, on en repart un peu après midi, et le train de Quillan vous remet à la gare de Saint-Paul à une heure de relevée. On peut aussi descendre du train à Carcassonne, où l'on arrive à huit heures du matin, pour voir l'incomparable Cité, en repartir à dix heures, s'arrêter de midi à deux heures trente-cinq à Quillan, dont les hôtels ont une réputation culinaire justifiée. Le trajet de Quillan à Saint-Paul par la voie ferrée est extrêmement pittoresque, et l'on arrive ainsi aux thermes de la Fou avant quatre heures de l'après-midi.

Des ablutions, un bain surtout, ont tôt fait de dissiper la fatigue du trajet; après un bon dîner au dessert arrosé d'un verre de ce délicieux vin doux de Maury, qui est un nectar et une ambrosie, une nuit calme dans un lit moelleux, il n'y paraîtra plus et l'on se sentira des ailes, au réveil, pour courir les routes, pour gravir les sentiers qui serpentent au flanc des monts, pour descendre ceux qui sinuent sous les ombrages vers les clairs filets des torrents poisson-

neux, pour voir, pour contempler, pour admirer, pour se refaire et se retremper au grand soleil, sous le ciel bleu, dans la communion intime avec la bienfaisante Nature, qui se livre à qui sait la comprendre, qui console, qui ranime, et dont l'amitié fidèle ne se reprend ni ne se dément jamais.